

## Le droit à la paresse,

Paul Lafargue, Ed. Climats, 1883, 89 p.

[Version RTF](#)

---

### Nicolas Couderc

- [Avant-propos](#)
- [I – Un dogme désastreux](#)
- [II – Bénédiction du travail](#)
- [III – Ce qui suit la surproduction](#)
- [IV – A nouvel air, chanson nouvelle](#)

Paul Lafargue, né en 1842, a participé toute sa vie au mouvement ouvrier français, à la première Internationale. Il s'est marié avec la fille de K. Marx, il se suicidera avec elle le 26 novembre 1911.

Ecrit dans un style clair et brillant, ce pamphlet a longtemps été discuté par les socialistes : provocation ou écrit théorique sérieux sous son ironie féroce ? En tous cas, le métèque, caraïbe, mulâtre et Juif (trois « races » opprimées), ne se contente pas de faire l'éloge de la paresse : il évoque de façon allusive, des idées qui seront développées par Keynes (possibilité d'équilibres économiques sous-optimaux du fait d'un déficit de demande en biens de consommation, loi psychologique fondamentale...), par des sociologues américains (Galbraith et la civilisation des loisirs)...

### Avant-propos

La bourgeoisie refusait la religion quand elle luttait contre la noblesse. Depuis, Thiers veut « rendre toute puissante l'influence du clergé », car « cela apprendra à l'homme qu'il est ici-bas pour souffrir », et renforcerait sa domination économique et sociale. Gorgée de biens et de richesses, elle renie les enseignements de Rabelais pour prêcher l'abstinence et le travail...

Les socialistes révolutionnaires doivent détruire la morale et la pensée capitaliste, qui répand ses préjugés. Pour cela, il faut commencer par réfuter le droit au travail pour le remplacer par le « droit à la paresse » !

### I – Un dogme désastreux

« Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. [...] Cette folie est l'amour du travail. ». Economistes, prêtres et moralistes ont sacro-sanctifié le travail. Pourtant, c'est la cause de la dégénérescence intellectuelle et organique des ouvriers : le noble sauvage est beau et fort quand l'ouvrier, servant d'une machine, est faible et chétif... De même, la Grèce Antique n'avait que mépris pour le travail physique, réservé aux esclaves (cf. Virgile, *Les Bucoliques* : « O Mélibé, un Dieu nous a donné cette oisiveté »). Seuls « les

*Auvergnats semblent avoir le travail pour nécessité organique, comme d'ailleurs les Ecossais, Auvergnats du Nord, les Chinois, Auvergnats de l'Asie* »... Dans nos sociétés, les classes qui aiment le travail sont les paysans propriétaires, les artisans-commerçants, mais aussi le prolétariat, trahissant sa mission historique, qui s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Les lisières individuelles et sociales sont nées de cette funeste passion pour le travail.

## II – Bénédiction du travail

Guizot, et d'autres avant lui dont Napoléon (« *Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices* »), prêchent le travail comme frein aux passions humaines. Douze heures de travail par jour, voilà l'idéal des moralistes du XVIIIème... Cet idéal est aujourd'hui dépassé, car hommes, femmes et enfants travaillent plus que 12 heures par jour. Et ce sont les prolétaires qui ont voulu ce droit au travail : honte à eux. En 1848, le prolétariat demandait du travail les armes à la main. Ils ont eu ce qu'ils demandaient, pour eux, leurs femmes et leurs enfants. C'est donc lui qui a appelé les douleurs du travail forcé, de la faim.

Tous les philosophes et économistes bourgeois, du « *ridicusement clair Leroy-Baulieu* » à Comte, ont chanté les louanges du travail, symbole du progrès et donc moyen d'atteindre le bien commun. Villermé, pourtant l'un des leurs, membre de l'institut, décrit la condition des prolétaires alsaciens. Le travail commence à 5 heures, finit 12 heures plus tard, les ouvriers sont chétifs, pâles, mal habillés, doivent marcher pendant des heures pour se rendre à leur travail... S'ils habitent en ville, c'est à plusieurs familles par pièce, 50% des enfants d'ouvriers n'atteignent pas deux ans. Le travail à l'atelier est une torture physique, infligé à des enfants de six ans. La fabrique est pire que la peste, elle ôte liberté, santé, joie aux travailleurs. Et les économistes : « *Travaillez pour augmenter la fortune sociale* » ! Mais la fortune sociale se paie alors des misères individuelles... Telle est la loi inexorable de la production capitaliste .

De plus, parce que les prolétaires travaillent trop, ils produisent des crises industrielles de surproduction : il y a plus d'offre de biens que de demande. Les prolétaires paient ainsi le surtravail qu'ils se sont infligés par des période de chômage et de misère. Il suffirait que les prolétaires osent prendre les marchandises qu'ils ont produites, osent consommer (à crédit) pour enfin résoudre ces crises périodiques. Ces avances seront remboursées à la fin de la crise, enrichissant ainsi l'économie. Mais les prolétaires ne demandent pas de la nourriture, ils demandent du travail ! Ce faisant, ils accentuent la crise, précipitent à la ruine les petits producteurs, augmentant d'autant les richesses des Schneider et Dollfus. Et ils rendent d'autant plus nécessaires les tentatives d'exportation des biens produits en métropole : les marchandises manquent de débouchés.

Il faut donc que le prolétariat foule aux pieds la morale du travail, et proclame le droit à la paresse. Qu'il se contraigne à ne travailler que 3 heures par jour. En effet, il faut « *mater la passion extravagante des ouvriers pour le travail, et les obliger à consommer les marchandises qu'ils produisent* ».

## III – Ce qui suit la surproduction

La machine ne libère pas les hommes, elle les asservit à sa productivité. Quand la machine s'améliore, l'ouvrier redouble d'ardeur, comme s'il voulait rivaliser avec la machine. Les prolétaires ont supprimé les jours fériés de l'Ancien Régime, les fêtes et ripailles décrites par Rabelais ou Cervantès. Et c'est quand la machine élargit sa productivité et que les hommes rétrécissent leurs loisirs qu'il faudrait être malthusien, pratiquer l'abstinence et le travail ? Parce que les ouvriers l'ont cru, les capitalistes se sont vus condamner à la paresse et la jouissance forcée, à l'improductivité et à

la surconsommation. « *En se serrant le ventre, la classe ouvrière a développé outre mesure le ventre de la bourgeoisie, condamnée à la surconsommation* ». Le bourgeois doit s'empiffrer, boire plus que soif, pour écouler la surproduction des prolétaires. Le bourgeois, non producteur et surconsommateur, a dû perdre ses habitudes modestes et laborieuses des débuts de l'ère capitaliste. Mais il ne suffisait pas à éponger les surplus de production. Il a donc soustrait au travail productif des millions d'hommes pour l'aider : servants, valets, bonnes... Ceux-ci représentent aujourd'hui plus de gens que les ouvriers !

Et l'exportation de biens sert aussi à aider les bourgeois à ne pas trop surconsommer. Il faut des continents vierges pour pouvoir lui faire découvrir les bienfaits de la civilisation. Mais rien n'y fait : « *la productivité des ouvriers européens défie toute consommation, tout gaspillage* ». Alors les producteurs altèrent les marchandises, les rendant plus fragiles, plus techniques : notre âge sera appelé « *âge de la falsification* ». Ce gaspillage de travail permet une augmentation artificielle de la demande.

Mais tout cela ne suffit pas. Il faut, c'est évident, partager le travail, pourquoi ne pas faire travailler tous les ouvriers toute l'année, 5 heures par jour ? Alors ils découvriront les vertus de la paresse ! La preuve de la nécessité de cette mesure : les industriels la demandent, car cela ne diminue pas la production des fabriques et offre des nouveaux consommateurs à l'industrie. Ce que le peuple n'a jamais osé demander, c'est un gouvernement aristocratique qui l'ose. L'Angleterre a en effet réduit de deux heures la durée journalière de travail des ouvriers, ce qui ne l'a pas empêchée d'accroître sa richesse d'un tiers. Quelle serait sa richesse alors si la durée de travail journalière était ramenée à trois heures ? De plus, cette réduction amènerait le remplacement d'ouvriers par des machines (devenues moins coûteuses) et permettrait des progrès économiques encore plus forts.

#### **IV – A nouvel air, chanson nouvelle**

Ainsi, on aurait de nouvelles machines, et une immense armée de travail supplémentaire : les servants des bourgeois libérés de leurs obligations car les bourgeois ne se verraient plus imposer la nécessité de surconsommer. Il faudra encore diminuer le temps de travail, et empêcher surtout les ouvriers de vouloir plus travailler ! Ainsi, c'est toute la société qui devra travailler de moins en moins, et surtout de plus en plus se forcer à surconsommer. Ainsi, inutile de poursuivre les bourgeois, tout le monde se mettra à leur ressembler. Seuls seraient à punir les moralistes, qui trompent le peuple, « *qui simulent des Curius et vivent comme aux Bacchanales* » (Juvénal). La culture, les festins seront perpétuels.

La Fatalité Historique veut cette évolution. C'est pourquoi il faut dissiper les mythes qui rendent prisonniers les prolétaires, en premier lieu le mythe du droit au travail : c'est le droit à la paresse qu'il convient de défendre...